

La bouteille enchantée

(LÉGENDE)

DANS l'ancien temps, lorsque les génies visitaient encore cette terre, près des ruines de Mourne, en Irlande, vivait un bon et honnête paysan nommé Mick Purcell. Il avait une brave femme et plusieurs beaux enfants ; mais c'était là toute sa richesse, et il était souvent tourmenté par le besoin. La femme avait fort à faire de prendre soin des enfants et du ménage, de traire sa vache et d'aller vendre du lait et des œufs à la ville voisine. Lui, de son côté, cultivait sans relâche un modeste coin de terre, et malgré tous ses efforts parvenait à peine à réunir la somme nécessaire pour payer son fermage. Depuis plusieurs années pourtant, il était parvenu à remplir assez exactement toutes ces obligations. Mais voici venir tout à coup une de ces saisons fatales qui désolent et accablent les pauvres gens. Des pluies continuelles ruinent la moisson de Mick ; ses poules périssent l'une après l'autre, et le porc qu'il engraisait pour le vendre est atteint aussi par une épidémie. Mick est hors d'état d'acquitter le prix de son bail dont le dernier terme approche.

— Comment allons-nous faire ? dit-il avec angoisse à sa femme Molly.

— Il nous reste encore une vache, répond Molly ; il faut que demain matin tu conduises la pauvre bête au marché, et que tu la vendes.

— Et quand elle sera vendue, reprend le malheureux fermier, que deviendrons-nous ?

— Je ne sais, mais Dieu prendra soin de nous, et ne nous laissera pas mourir de faim. Te souviens-tu du jour où notre petit Billy était si malade, où nous n'avions aucun remède à lui donner ; ce jour-là même arriva le bon docteur de Ballydahin. Il me demanda une tasse de lait, et me remit deux shillings ; puis le lendemain il nous envoya des médicaments, et revint lui-même visiter notre enfant jusqu'à ce qu'il l'eut guéri, et quand j'allai le remercier, il me fit servir encore un bon déjeuner. N'était-ce pas là l'œuvre de Dieu ?

— Voilà ce que tu dis toujours, reprit Mick, et tu as raison. Demain donc j'irai à la ville, et je vendrai notre vache. Mais auparavant il faut que tu remettes une pièce à ma veste.

Le lendemain, Mick sortit après avoir bien promis à sa femme de ne céder sa vache qu'à un très bon prix. En passant près des ruines d'un ancien château, il s'arrêta pour regarder les nombreuses plantes qui s'élevaient entre les murailles, et se dit : " Ah ! que n'ai-je seulement la moitié des trésors enfouis sous

ces pierres ! Je n'aurais pas besoin de traîner aujourd'hui ma dernière vache au marché. N'est-ce pas une honte qu'il y ait là de si grosses sommes perdues dans les entrailles de la terre, tandis que tant de malheureux ont tant de peine à gagner un shilling. Mais allons, si Dieu le veut, je m'en reviendrai ce soir avec quelques beaux écus dans ma poche."

Mick continua son chemin, et aperçut au pied d'une colline un étranger qui le salua. C'était un homme qui avait la taille d'un nain, la figure vieille et ridée, un nez pointu, des yeux rouges, des cheveux blancs et des lèvres bleues. Malgré l'ardente chaleur du jour, il était enveloppé dans un épais manteau qui lui couvrait tout le corps, en sorte qu'on ne distinguait pas ses jambes. Mick, après lui avoir rendu poliment son salut, non toutefois sans le regarder avec un singulier sentiment de surprise, poursuivit sa marche, traînant sa vache par le licol : mais l'étranger le suivit. Il ne cheminait pas comme les autres hommes, il semblait voltiger comme une ombre. Mick effrayé avait grande envie de faire le signe de croix, mais il n'osa de peur d'offenser l'inconnu ; il se contenta de murmurer à voix basse une prière, et il regrettait de n'être pas resté ce jour-là dans sa demeure.

Tout à coup le nain lui adresse la parole, et lui dit :

— Où vas-tu donc ainsi, mon brave homme ?

— Au marché de Cork, répondit le paysan d'une voix tremblante.

— Pour y vendre cette vache ?

— Hélas ! oui. Il le faut.

— Veux-tu me la vendre, à moi ?

Mick tressaillit. Il avait peur de conclure un marché avec cet être étrange, et pourtant il ne se sentait pas la force de le repousser.

— Combien m'en donnerez-vous ? dit-il.

— Tiens ! mon ami, répondit le petit vieux en tirant une bouteille de dessous son manteau, voilà ce que je te donnerai.

Le paysan regarda le nain et la bouteille, et malgré son effroi ne peut s'empêcher de rire.

— Ris tant que tu voudras, continua le nain ; je te dis que cette bouteille vaut mieux que tout l'argent que tu pourrais trouver à Cork, et te sera plus utile.

— Comment pouvez-vous croire, reprit Mick, que je sois assez fou pour échanger ma belle vache contre cette bouteille vide ?

— Accepte ma proposition, te dis-je encore ; tu ne t'en repentiras pas.

— Non ! s'écria Mick ; qu'en dirait ma femme ? Et puis comment pourrais-je payer mon fermage si je ne vends pas ma vache pour de l'argent ?

Je te répète encore une fois que cette bouteille vaut mieux pour toi que l'argent. Ac-